

Remarques sur le féminin et la différence des sexes chez Diderot

Giulia Biasci



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1444>

DOI : 10.4000/rief.1444

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Ce document vous est offert par SCD de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne



Référence électronique

Giulia Biasci, « Remarques sur le féminin et la différence des sexes chez Diderot », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2017, consulté le 11 décembre 2017. URL : <http://journals.openedition.org/rief/1444> ; DOI : 10.4000/rief.1444

Ce document a été généré automatiquement le 11 décembre 2017.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Remarques sur le féminin et la différence des sexes chez Diderot

Giulia Biasci

- 1 Dans la lettre à Sophie Volland du 22 novembre 1768, Diderot ouvre la leçon sur la nature de l'homme et de la femme destinée à sa fille Angélique, sur l'interrogation « Savez-vous quelle est la différence des deux sexes ? »¹. Pour répondre à cette question, Diderot rejette une prise de position univoque et favorise plutôt une interprétation inductive de la spécificité ou de la similitude des deux sexes. L'articulation du discours de Diderot sur les sexes est d'autant plus complexe que, d'un côté, en qualité de physiologiste², il fait principalement référence à la tradition galénique et reconnaît une complémentarité entre l'homme et la femme, alors que de l'autre, en qualité de philosophe-écrivain, il se tourne plutôt vers la tradition hippocratique en reconnaissant une singularité intrinsèque au genre féminin, voire une différence entre les deux sexes dont un processus de civilisation forcée et l'apport d'une éducation spécifique auraient déterminé la radicalisation. Néanmoins, pour définir ce système dialectique où s'inscrivent les représentations des sexes, les deux visions apparemment contradictoires du physiologiste et du philosophe-écrivain puisent en réalité dans les mêmes sources, c'est-à-dire dans l'observation et la connaissance approfondie de l'agencement anatomique du corps³.
- 2 Avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut rappeler que le débat concernant les sexes au XVIII^e siècle, corollaire du débat contemporain sur la génération⁴, est conduit par des interlocuteurs masculins, voués plus à comprendre et catégoriser ce qui est différent d'eux-mêmes, mystérieux, méconnu et donc objet porteur de fascination et d'inquiétude à la fois, qu'à donner une représentation authentique des genres masculin et féminin, en faisant de la femme la cible privilégiée de cette discussion. Dans un contexte où l'analyse et l'interprétation du monde s'opèrent à travers un prisme masculin, Diderot essaie du moins d'assumer cette indifférence philosophique dont parle Buffon⁵, ce que l'empirisme relativiste devrait garantir en renvoyant l'interprétation des faits à la seule observation. Le fait que Diderot ait atteint ou non son but reste une question controversée, nous pourrions cependant formuler l'hypothèse selon laquelle cette indifférence philosophique réside dans le polymorphisme de sa pensée et dans le caractère dialectique

des représentations des deux sexes qui ne seraient que les manifestations momentanées d'une nature en perpétuelle transformation, inscrite dans une pensée matérialiste-vitaliste.

- 3 Pour en venir à la première hypothèse, celle du physiologiste qui privilégie la persistance d'une complémentarité entre masculin et féminin, il faut faire référence à la thèse galénique, très répandue à l'époque et qui apparaît déjà dans la XIII^e des *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753), selon laquelle « il y a dans un sexe le même fluide séminal que dans l'autre sexe »⁶. Le processus de la génération est transformé en un combat entre les deux liquides séminaux dont le plus fort décidera du sexe du nouvel être⁷. Une telle conception peut faire sourire le lecteur contemporain par son caractère alambiqué et un peu fantaisiste, pourtant l'attention du lecteur doit se concentrer sur la participation active des deux sexes au processus de la génération, un élément d'extrême originalité si l'on considère qu'au XVIII^e siècle l'homme est caractérisé par la force et l'action, alors que la femme est qualifiée par la faiblesse et la passivité.
- 4 Une fois le nouvel être engendré, qu'il soit mâle ou femelle, Diderot, en se fondant sur les thèses énoncées par Buffon dans son *Histoire naturelle*, confirme dans le *Rêve de d'Alembert* (1769) ce que les configurations thématique et argumentative de l'article « HOMME »⁸ de l'*Encyclopédie* laissent deviner, c'est-à-dire le fait que l'homme ne peut pas être défini sans la femme, tout comme la femme ne peut pas être définie sans l'homme.
- 5 Par le biais d'un dialogue heuristique à trois voix qui ne semblent en réalité qu'une seule, dans le *Rêve de d'Alembert*, Diderot fait de Mlle de Lespinasse une interlocutrice perspicace qui imagine une définition renouvelée de l'homme et de la femme lorsqu'elle affirme : « L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme et la femme le monstre de l'homme »⁹. Le fait de déclarer que l'homme est la forme a-normale de la femme et vice-versa, implique l'anéantissement ou du moins, la volonté d'anéantissement du terme de comparaison univoque par rapport auquel l'autre viendrait à se définir en tant que monstre. L'abolition d'une différence d'essence entre l'homme et la femme, correspond à une monstruosité réciproque¹⁰ et le « ou » qui articule la phrase efface toute hiérarchie dans la définition des sexes¹¹. En nous appuyant sur l'interprétation d'Élisabeth de Fontenay¹², nous pouvons également observer comment l'utilisation d'une formule qui sous-entend une idée de restriction comme « ne...que », pour parler de l'homme et non pas de la femme¹³, fait allusion à une volonté de réorganisation et repositionnement de l'homme à l'intérieur de la logique des catégories sexuelles : il cesse d'être la seule pierre de touche du réel. La tentative de neutralité dans l'interprétation des identités sexuelles se concrétise explicitement par le discours de Bordeu qui, en s'adressant à Mlle de Lespinasse, définit l'homme et la femme sur la base de leur organisation anatomique symétrique et affirme :

[...] La femme a toutes les parties de l'homme, et [...] la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans ; [...] un fœtus femelle ressemble, à s'y tromper, à un fœtus mâle ; [...] la partie qui occasionne l'erreur s'affaisse dans le fœtus femelle à mesure que la bourse intérieure s'étend ; [...] il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, intervalle qu'on appelle le périnée, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une vulve faufilée.¹⁴
- 6 Si la métamorphose est pour Diderot le fondement de la vie et le premier élément responsable non seulement de la production de monstres, mais aussi de l'évolution de toutes les espèces, Bordeu-Diderot ne tarde pas à relever tous les cas où la parfaite symétrie entre les deux sexes est brisée par une confusion des genres masculin et

féminin, de même que l'agencement caractéristique d'un sexe assume la conformation spécifique de l'autre sexe :

[...] Les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe ; [...] les eunuques n'en ont point, [...] leurs cuisses se fortifient, [...] leurs hanches s'évasent, [...] leurs genoux s'arrondissent, et [...] en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la conformation caractéristique de l'autre. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en femmes, se rangent parmi elles sur les chariots, s'accroupissent pour pisser, et en affectent les mœurs et les usages [...].¹⁵

- 7 Selon l'hypothèse de May Spangler¹⁶, l'hermaphroditisme chez Diderot doit être considéré comme un état provisoire de l'être humain qui n'est pas encore homme ni encore femme et dont les caractères sexuels seraient réactivables. Dans la pensée de Diderot, l'hermaphroditisme n'a pas nécessairement une base physique et, comme George May¹⁷ le fait remarquer, ce troisième genre peut être mis sur le compte des caractères psychologiques. Voilà la raison pour laquelle Diderot écrit dans une lettre à Falconet au sujet de Grimm : « je l'ai nommé mon hermaphrodite, parce qu'à la force d'un des sexes il joint la grâce et la délicatesse de l'autre »¹⁸. Dans une lettre datée du 10 mai 1759, adressée à Sophie Volland, Diderot affirme que la nature féminine de Sophie n'a pas été dérangée par l'attitude inconvenante du Baron d'Holbach qui se comporte comme un « satyre gai, piquant, indécent et nerveux »¹⁹ parce que « Sophie est homme et femme quand il lui plaît »²⁰. Dans un contexte culturel où l'hermaphroditisme est connu plus comme une chimère que comme une réalité concrète²¹, l'existence d'un troisième sexe n'est pas envisageable en nature, mais il peut être composé par une création poétique capable d'engendrer, à l'aide de l'imagination, des formes toujours nouvelles.
- 8 Pour revenir à la définition anatomique complémentaire du mâle et de la femelle, si Diderot arrive à maintenir un ton neutre dans le passage du *Rêve de d'Alembert* et dans l'article « HOMME » de l'*Encyclopédie*, dans d'autres ouvrages, une certaine curiosité est accordée à l'étude de la femme qui, sur la base de l'organisation anatomique des deux sexes, est définie en tant que monstre de l'homme. Dans les *Éléments de physiologie*, six articles sont consacrés à la description de l'appareil génital féminin (*Matrice ; Trompes ; Vagin ; Clitoris ; Nymphes ; Lèvres*)²², alors qu'il n'y a que trois articles consacrés à la description de l'appareil génital masculin (*Verge ; Testicules ; Sperme*)²³ ; en outre, si certaines parties de l'appareil génital masculin sont utilisées pour décrire celui féminin, l'inverse ne se produit pas²⁴. La relation d'inversion, désignée par Michel Delon, comme l'un des dispositifs selon lesquels les sexes sont définis au XVIII^e siècle, est rétablie et la hiérarchisation implicite entre homme et femme se présente à nouveau avec un caractère latent : « l'homme parle à distance d'un sexe qui lui est extérieur, lui seul peut en dire la vérité, accéder au savoir objectif »²⁵.
- 9 Une conception anatomique renouvelée complexifie la réflexion de l'écrivain-philosophe sur les catégories sexuelles. La thèse galénique de la complémentarité entre les deux sexes est supplantée par la thèse hippocratique relue et transmise par Haller²⁶, qui reconnaît à la femme une spécificité immanente, ayant son siège dans la matrice, organe supplémentaire et non nécessaire à la vie de l'organisme²⁷. Pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, une nouvelle rigueur scientifique caractérise l'étude de la nature spécifique de la femme et contribue à la radicalisation de la différence entre les deux sexes. Les thèses diffusées par l'École de médecine de Montpellier, parmi lesquelles l'exemple le plus significatif est le *Système physique et moral de la femme* (1775) de Roussel, désignent la femme par une constitution anatomique et une conformation psychique

fondamentalement plus fragiles que celles de l'homme. On peut lire dans le traité de Roussel que :

Les parties molles qui entrent dans la constitution de la femme, c'est-à-dire les vaisseaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineuses, ligamenteuses, & le tissu cellulaire qui leur sert de lien commun, [...] sont plus grêles, plus petites, plus déliées & plus souples que celles dont le corps de l'homme est composé. [...] Si la force est essentielle à l'homme, il semble qu'une certaine foiblesse concoure à la perfection de la femme.²⁸

- 10 La diffusion de la philosophie empiriste de Locke²⁹, relue et enrichie par Condillac³⁰, ainsi que la propagation des théories de La Mettrie³¹, offrent un terrain fertile au conditionnement réciproque de l'esprit par le corps. En effet Roussel lui-même développe son discours d'une façon anticartésienne, en affirmant que l'agencement des parties qui composent l'organisme de la femme « sert de fondement au caractère physique & moral qui la distingue »³². Diderot porte une grande attention aux implications de cette influence mutuelle³³ et il relève une série d'effets psychologiques qui dérivent de l'agencement spécifique du corps de la femme dont la matrice dispose entièrement. Dans les *Éléments de physiologie* on lit que « la matrice est un organe actif, doué d'un instinct particulier [...] elle donne des lois, se mutine, entre en fureur, resserre et étrangle les autres parties, ainsi que le ferait un animal en colère. La matrice sent à sa manière »³⁴.

- 11 Dans *Sur les femmes*, faisant écho aux traités médicaux contemporains, Diderot montre comment cet organe doué d'une vie, d'une volonté et de sensations propres³⁵, afin d'accomplir la tâche assignée par la nature, c'est-à-dire la perpétuation de l'espèce, amène des changements périodiques et considérables dans l'agencement de l'organisme et brise l'harmonie sur laquelle la santé et le bon fonctionnement du corps s'appuient³⁶, faisant de la femme une « éternelle malade »³⁷ :

Pendant une longue suite d'années, chaque lune ramènera le même malaise [...]. On lui choisit un époux. Elle devient mère. L'état de grossesse est pénible presque pour toutes les femmes. C'est dans les douleurs, au péril de leur vie, aux dépens de leurs charmes, et souvent au détriment de leur santé, qu'elles donnent naissance à des enfants. Le premier domicile de l'enfant et les deux réservoirs de sa nourriture, les organes qui caractérisent le sexe, sont sujets à deux maladies incurables. Il n'y a peut-être pas de joie comparable à celle de la mère qui voit son premier-né ; mais ce moment sera payé bien cher. [...] C'est par le malaise que Nature les a disposées à devenir mères ; c'est par une maladie longue et dangereuse qu'elle leur ôte le pouvoir de l'être.³⁸

- 12 Cependant, la nature n'est pas la seule responsable de la triste destinée de la femme et Diderot, dans sa dissertation, rédigée en réponse au texte « hermaphrodite »³⁹ sorti de la plume de Thomas⁴⁰, affirme d'un ton solidaire et compatissant que la faiblesse et la fragilité reconnues au sexe féminin sont à imputer également à la société phallocratique qui a réglementé sa vie, a décidé de son éducation et a façonné son attitude par un système de privations et de conditionnements⁴¹.

- 13 Cette question avait déjà été traitée dans l'article *Réflexion sur le courage des femmes*, rédigé par Diderot pour le *Mercur de France*, en mars 1745. Comme dans *Sur les femmes*, dans cet écrit de jeunesse, le « Nous » masculin est opposé au « Elles » féminin, afin de mettre en évidence l'existence d'un conflit axiologique entre les deux sexes pour, semblerait-il, reprocher au « Nous », dans lequel l'auteur se reconnaît malgré lui, d'avoir traité « Elles » d'« enfants imbeciles »⁴². Dans *Réflexions sur le courage des femmes* Diderot déclare :

Nous [Les hommes] avons fait plus : par le pouvoir de l'éducation dont nous avons réglé la tournure nous avons disposé pour ainsi dire de l'âme des femmes, & nous

avons poussé l'abus du droit du plus fort jusqu'à leur interdire certaines Vertus, comme s'il avait dépendu de nous de les en dépouiller [...].⁴³

- 14 Dans les pages suivantes, Diderot affirme que les femmes, laissées dans l'ignorance « de tout ce qui pourroit élever, fortifier, étendre leur âme [...] oublièrent bientôt qu'elles fussent capables de mieux »⁴⁴. Trente ans après la rédaction de l'article pour le *Mercur de France*, Diderot poursuit le discours sur la condition défavorisée des femmes, aggravée par la tyrannie de leur organisation physiologique et, dans *Sur les femmes*, il affirme que la seule chose que l'on ait jugée nécessaire de leur enseigner est de se montrer civilisées et maniérées, ce qui les prépare à leurs devoirs sociaux d'épouses et de mères, et ce qui camoufle derrière la « feuille de figuier »⁴⁵, la nature sauvage s'agitant, malgré tout, en elles⁴⁶.
- 15 Si, par les contorsions du corps et de la conscience aliénée de Suzanne Simonin, héroïne de *La Religieuse*, Diderot montre les effets néfastes qui suivent l'opposition au « penchant général de la nature »⁴⁷, Boissier de Sauvage, médecin animiste, anticipe avec une certaine lucidité une théorie primitive du refoulé, quand il affirme dans *Nosologie méthodique* (1772) :

Il y a quantité de passions auxquelles bien de gens ont honte de se livrer soit par respect pour leur âge ou pour le poste qu'ils occupent ou parce qu'il est honteux de les satisfaire. Cependant, quoiqu'on réprime ces mouvements internes & qu'on les cache avec soin, on en est infiniment plus tourmenté que si on s'y livroit.⁴⁸
- 16 Dans les pages qui suivent, nous pouvons constater que ce sont surtout les femmes à être sujettes à ce type de tourment si peu connu par les représentants du sexe masculin, parce qu'elles sont davantage asservies aux conventions et à la morale dictée de l'extérieur. Cette idée est éclaircie par ce que Le Camus, médecin représentant de l'École de Montpellier, déclare dans sa *Médecine de l'esprit* (1753) :

Si, par des lois trop sévères, la jeune fille refuse d'obéir à la voix de la nature, l'utérus entre dans une espèce de fureur et l'accable de mille symptômes singuliers et effrayants. Quel spasme dans les nerfs, quel désordre dans les fonctions et souvent dans la raison.⁴⁹
- 17 Dans le paroxysme du délire hystérique, le fonctionnement normal de l'organisme est troublé car les nerfs commandent au cerveau⁵⁰, la coïncidence métonymique entre la femme et la marque distinctive de son sexe est établie et la philosophie matérialiste de Diderot atteint son apogée.
- 18 L'existence aliénée – avec toutes les conséquences entraînées par cet état – à laquelle la femme est condamnée, est soulignée par les exemples des « affections déréglées »⁵¹ dont les romans et les contes de Diderot sont parsemés, lesquels trouvent une synthèse incisive dans le corps de femme agité, échevelé, écumant de rage et défiguré par la passion hystérique qui règne dans l'essai *Sur les femmes*.
- 19 Le délire hystérique, en désagrégeant la structure hiérarchique du corps et du sujet, rappelle, même dans sa manifestation sémiotique, le moment extatique de l'apex du plaisir physique et cognitif du *Rêve de d'Alembert* où le sujet, en faisant l'expérience de ce que nous pouvons appeler une extase cognitive, subit une expansion spatiale et temporelle qui a un certain impact sur la capacité de compréhension et d'interprétation du réel⁵². Si la maladie hystérique implique une scission de l'unité fondamentale de corps et âme, cette même aliénation, permet de se libérer des freins qui sont imposés à la nature. C'est dans ce sens que Diderot, dans *Sur les femmes*, suggère le caractère salvateur de la maladie hystérique qui affecte la femme⁵³.

- 20 Dans le traité de Roussel, comme dans *Sur les femmes*, ce sont un esprit vierge de longues études, une sensibilité remarquable et une tendance à l'utilisation de l'intuition, plutôt que de la réflexion, qui confèrent à la femme « cette finesse de tact & cette pénétration qui consistent à saisir dans les objets qui la frappent [...], une infinité de nuances, de choses, de détails, & de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé »⁵⁴.
- 21 La matrice qui, dans *Sur les femmes*, est définie comme l'organe d'où partent toutes les idées extraordinaires conçues par la femme, en étant capable d'un certain type de spéculation, met en exécution un « stratagème anticartésien »⁵⁵ qui consolide la fracture ouverte entre réalité et apparence, nature et éducation, corps et âme. Cette même matrice qui fonctionne comme une sorte de deuxième cerveau, par le biais du charivari philosophique des *Bijoux indiscrets*, répond enfin positivement à l'interrogation du personnage du *Rêve de d'Alembert*, Mlle de Lespinasse : « en effet, pourquoi ne pensé-je pas partout ? »⁵⁶.
- 22 Afin de répondre d'une manière satisfaisante à la question posée à sa fille Angélique, « Savez-vous quelle est la différence des deux sexes ? »⁵⁷, Diderot construit deux discours opposés et complémentaires sur la femme : d'un côté, des représentantes du sexe féminin telles que Mlle de Lespinasse, Mirzoza des *Bijoux indiscrets*, Mme de la Pommeraye, protagoniste sévère de l'histoire de l'Hôtesse de *Jacques le fataliste et son maître*, l'impitoyable Mme Reymer, protagoniste de *Ceci n'est pas un conte*, Mme de la Carlière et Sophie Volland sont des interlocutrices vivement rationnelles, cultivées, auxquelles il confie ses propres thèses philosophiques afin de les vérifier, en faisant de la fiction un laboratoire. De l'autre côté, Suzanne, protagoniste de *La Religieuse*, la Supérieure d'Arpajon, Salica et Arsinoé, comme tous les autres vingt-neuf bijoux interrogés par l'anneau de Mangogul, et Mlle de la Chaux, fragile protagoniste de *Ceci n'est pas un conte*, se profilent comme les représentantes du caractère monstrueux de la femme par rapport à l'homme, lesquelles, en proie à une hystérie perpétuelle, déclenchée par les besoins inassouvis de la matrice, sont capables d'inspirer et quelquefois d'exemplifier les thèses philosophiques de Diderot.
- 23 L'image échevelée de la femme, présentée dans *Sur les femmes* comme une Pythie moderne, qui reçoit les idées les plus extraordinaires de la spécificité de son agencement anatomique et qui grâce, ou à cause de ce dernier, sur la base de la simple intuition, arrive à arracher les vérités les plus profondes, ne diffère pas tellement de la plus profondément rationnelle, paisible et intelligente femme-philosophe qui peut être homme et femme à sa guise. C'est dans la femme qui « parle encore le langage de ses sens »⁵⁸ que ces deux images apparemment contradictoires de la féminité cohabitent, laissant une lueur d'espoir à la réhabilitation de la figure féminine, même si la menace de réduction métonymique de la femme à sa spécificité physiologique n'arrive pas à la soustraire entièrement à l'attitude discriminatoire adoptée par l'observateur masculin.
- 24 En ce qui concerne l'homme, qui n'a pas besoin d'une définition précise en tant que catégorie sexuelle, étant donné que la réalité et son image sont observées et définies par un regard masculin, la représentation de son genre varie au fur et à mesure que la représentation féminine change. L'homme est d'un côté conçu comme une référence incontestée qui régit et définit le réel à son image, mais de l'autre, comme Mangogul, il se comporte en observateur tantôt curieux, tantôt fasciné, tantôt terrifié par ces « enfants extraordinaires »⁵⁹ qui portent sur leur front l'inscription « MYSTÈRE »⁶⁰.

NOTES

1. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, vol. II, éd. A. Babelon, Paris, Gallimard, 1938, p. 211.
2. Diderot est désigné en tant que médecin manqué dans G. May, *Diderot et La Religieuse*, Paris, PUF, 1954, p. 98.
3. Pour étudier un sujet tel que la représentation des deux sexes chez Diderot, qui mêle toujours la réflexion philosophique et la théorisation scientifique au plaisir du récit, j'ai choisi de traiter d'une même façon les deux typologies de discours fictionnel et non-fictionnel, afin de relever l'originalité des conceptions de Diderot. Compte tenu du fait que le discours littéraire composé par Diderot ne peut pas faire abstraction du discours philosophique et du discours dirait-on scientifique également conçu par lui, je montrerai par la suite que les représentations des deux sexes et, notamment celle du sexe féminin, ne s'articulent pas, d'un point de vue thématique, autour du clivage opposant les genres littéraires aux autres.
4. Cf. J. Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 53-94 ; p. 255-384.
5. Cf. Buffon, *Histoire naturelle*, vol. II, Paris, Imprimerie Royale, [1749], p. 479.
6. Diderot, *Œuvres philosophiques*, éd. M. Delon avec la collaboration de B. Negroni, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 292-293.
7. Diderot reste en réalité sceptique au sujet de la nature, de l'émission et du destin du fluide séminal dans la femme et il sera porté à nier le fait que la femme puisse en produire. Cependant, la question restera sans réponse définitive, cf. *Éléments de physiologie*, éd. P. Quintili, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 241.
8. Dans la section de l'article « HOMME » de l'*Encyclopédie*, rédigée par Diderot, il n'y a pas de spécificité descriptive des parties anatomiques masculines, ni du corps de l'homme, ni de sa nature. Dans le but de distinguer l'homme de l'animal, la première partie de l'article est consacrée à la définition de l'être humain dans un sens général, alors qu'il faut regarder la deuxième partie du même article pour trouver une description anatomique de l'homme plus approfondie, mais fondée sur une comparaison entre les parties du corps masculin et celles du corps féminin ; cf. Diderot, « HOMME », dans *Encyclopédie*, vol. VIII, p. 256-281, p. 256-261.
9. Diderot, *Œuvres philosophiques*, cit., p. 379.
10. Cf. S. Audidière, « FEMME », dans S. Audidière, J-C Bourdin, C. Duflo (dir.), *Encyclopédie du Rêve de d'Alembert de Diderot*, Paris, CNRS éditions, 2006, p. 170-173, p. 171.
11. Cf. M. Spangler, « L'hermaphrodisme monstrueux de Diderot », dans *Études françaises*, 392, 2003, p. 109-121, p. 112.
12. Cf. É. de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté*, Paris, Éd. Grasset et Fasquelle, 1981, p. 117 sq.
13. La structure chiasmique qui façonne l'« idée folle » de Mlle de Lespinasse, pourrait bien faire supposer une ellipse dans la deuxième partie de la phrase et donc impliquerait la possibilité de lire en symétrie « la femme n'est que le monstre de l'homme » ; pourtant, sans nier la possibilité de cette lecture, je préfère m'en tenir à la forme que Diderot a choisi d'explicitier.
14. Diderot, *Œuvres philosophiques*, cit., p. 379. La relation de complémentarité qui définit les rapports entre les sexes trouve une traduction badine dans l'imaginaire littéraire de Diderot qui, dans le chapitre XVIII des *Bijoux indiscrets*, conçoit une île où les habitants possèdent des bijoux aux formes géométriques complémentaires et sont destinés à se marier l'un à l'autre selon que leurs bijoux sont congruents ou pas. Cf. Diderot, *Contes et romans*, éd. M. Delon avec la

collaboration de J-C Abramovici, H. Lafon et S. Pujol, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. 52 sq.

15. Diderot, *Œuvres philosophiques*, cit., p. 379.

16. Cf. M. Spangler, « L'hermaphrodisme monstrueux de Diderot », cit., p. 118-119.

17. G. May, *Diderot et La Religieuse*, cit., p. 103-104.

18. Diderot, *Correspondance*, vol. VII, éd. G. Roth, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962, p. 96.

19. Id., *Lettres à Sophie Volland*, vol. I, cit., p. 28.

20. Ibidem. Cf. Id., *Œuvres*, éd. A. Billy, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 957.

21. Cf. Jaucourt, « HERMAPHRODITE », dans *Encyclopédie*, vol. VIII, p. 165-167, p. 165.

22. Cf. Diderot, *Éléments de physiologie*, cit., p. 229-235.

23. Cf. Ibid., p. 236-238.

24. Les ovaires sont décrits comme « les testicules de la femme » (Ibid., p. 232), le clitoris comme « organe semblable au pénis de l'homme. Il est très sensible. Il a des muscles, un gland, un prépuce, des corps caverneux, un frein, les mêmes mouvements [...]. Le clitoris a des artères profondes et superficielles, telles que celles de la verge de l'homme » (Ibid., p. 234).

25. M. Delon, « Le prétexte anatomique », dans *Dix-huitième Siècle*, 12, 1980, p. 35-48, p. 40.

26. « Nous repousserions comme une plaisanterie l'avis des quelques Anciens (Galien, Avicenne) qui ont écrit que la femme possédait intérieurement les mêmes organes que l'homme possède extérieurement, si cette opinion n'avait été renouvelée récemment par des hommes éminents. [...] La femme n'a ni épидидyme, ni vésicules séminales, ni prostate, ni bulbe de l'urètre. L'homme n'a ni vagin, ni matrice, ni trompes », Haller, *Elementa physiologiae corporis humani*, t. VII, 2^{ème} partie, cité par J. Mayer dans *Diderot homme de science*, Rennes, Imprimerie Bretonne, 1959, p. 265.

27. « Elle [la matrice] n'est point une partie essentielle à la vie de la femme, les anciens l'amputaient, dans certaines maladies, sans que l'opération fût suivie d'une catastrophe fatale. Le médecin Soranus ne veut pas qu'on mette la matrice au nombre des organes principaux du corps humain ; et la raison qu'il en donne, c'est que non seulement elle se déplace et tombe dans le vagin, mais encore qu'on l'extirpe sans causer la mort », Diderot, *Éléments de physiologie*, cit., p. 231.

28. Roussel, *Système physique et moral de la femme*, Paris, chez Vincent, [1775], p. 16-18. Cf. Id., « Des effets immédiats qui paroissent dériver de l'organisation des parties sensibles de la femme », dans Ibid., p. 22-49.

29. Cf. J. Locke, *An essay concerning human understanding*, éd. A. Campbell Fraser, Oxford, Clarendon Press, 1924.

30. Cf. E-B. de Condillac, *Traité des sensations*, éd. M. Serres, Paris, Fayard, 1984.

31. Cf. La Mettrie, *L'Homme-Machine*, dans Id., *Œuvres philosophiques*, vol. I, éd. F. Markovits, Paris, Fayard, 1987.

32. Roussel, *Système physique et moral de la femme*, cit., p. 16.

33. Cf. Diderot, *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient ; Lettre sur les sourds et les muets à l'usage de ceux qui entendent et parlent*, dans Id., *Œuvres philosophiques*, éd. M. Delon avec la collaboration de B. de Negroni, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010 ; cf. Id., *Éléments de physiologie*, cit., p. 167-174 ; p. 271-362.

34. Id., *Éléments de physiologie*, cit., p. 229-230. En ce qui concerne la métaphore de la bête enragée qui désigne la matrice, voir aussi les manifestations suggestives de la crise hystérique proposées par Diderot dans Id., *Sur les femmes*, cit., p. 953 : « La femme dominée par l'hystérisme éprouve je ne sais quoi d'inférieur ou de céleste. Quelquefois elle m'a fait frissonner. C'est dans la fureur de la bête féroce qui fait partie d'elle-même, que je l'ai vue, que je l'ai entendue ». Cf. Le Camus, *Médecine de l'esprit*, vol. I, Paris, chez Ganeau, [1769], p. 112-119.

35. En ce qui concerne le caractère autonome des organes du corps en tant qu'animaux indépendants qui constituent un organisme composite, voir Bordeu, *Recherches anatomiques sur la*

position des glandes et sur leur action, t. I, Paris, chez Ruault, [1775] et Diderot, *Éléments de physiologie*, cit., p. 260 ; 314 ; 336.

36. Cf. Bordeu, *Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action*, cit., p. 378 : « [...] Les organes du corps sont liés les uns avec les autres ; ils ont chacun leur district et leur action ; les rapports de ces actions, l'harmonie qui en résulte, font la santé ; si cette harmonie se déränge, soit qu'une partie se relâche, soit qu'une autre l'emporte sur celle qui lui sert d'antagoniste, si les actions sont renversées si elles ne suivent pas l'ordre naturel, ces changements constitueront des maladies plus ou moins graves ».

37. A.-M. Jaton, « La femme des Lumières, la nature et la différence », dans J. Bessière (dir.), *Figures féminines et romans*, Paris, PUF, 1982, p. 75-85, p. 75.

38. Diderot, *Œuvres*, cit., p. 954-955 ; cf. Roussel, *Système physique et moral de la femme*, cit., p. 16 sq.

39. Ibid., p. 947.

40. Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes, dans les différents siècles*, Paris, chez Moutard, [1772].

41. « Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature » Diderot, *Œuvres*, cit., p. 955.

42. Ibid., p. 955.

43. Id., *Réflexion sur le courage des femmes*, dans *Mercur de France*, vol. III, Paris, chez Cavelier, 1745, p. 56. Cette opinion est à peu près la même que celle de Mme D'Épinay qui, selon l'interprétation de Michèle Duchet, dans la lettre à Galiani du 14 mars 1772, soutient d'une manière moins énergique que Diderot ne le fait dans *Sur les femmes*, les droits des représentantes du sexe féminin (cf. M. Duchet, « Du sexe des livres, *Sur les femmes* de Diderot », dans *Revue des sciences humaines*, 168, 1977, p. 525-536). Selon Mme d'Épinay les hommes et les femmes auraient une même nature et une même constitution, si ce n'était pour l'intervention de l'éducation qui a attribué à la femme un rôle déterminé dans la société, en conditionnant non seulement son attitude, mais aussi son corps et ses organes (Cf. F. Galiani, L. D'Épinay, *Correspondance*, vol. III, Paris, Desjonquières, 1997, p. 30-34). Pour une approche différente de la comparaison entre les textes de Diderot et de Mme D'Épinay, cf. M. Trouille, « Sexual/Textual Politics in the Enlightenment : Diderot and d'Épinay Respond to Thomas's Essay on Women », dans *Romantic Review*, 84, 2, 1994, p. 98-116.

44. Diderot, *Réflexion sur le courage des femmes*, cit., p. 64-68. La préconisation d'un nouveau système éducatif fondé sur l'égalité (ou presque) de l'éducation pour les garçons et les filles dans *Mémoire pour Catherine II*, ainsi que le choix de l'enseignement de la musique et de la physiologie à sa fille Angélique, amplifient l'importance de la dénonciation faite par Diderot dans *Réflexions sur le courage des femmes* et reprise dans *Sur les femmes*. Ce même idéal d'une éducation renouvelée pour les filles, marque la distance qui sépare les thèses pédagogiques de Diderot de celles exposées par Rousseau dans le Livre V de *l'Émile*.

45. Diderot, *Œuvres*, cit., p. 957.

46. Ibidem ; cf. Id., *Réflexions sur le courage des femmes*, cit., p. 73 : « Mais l'éducation n'est qu'un verre convexe ou concave qui grossit ou qui diminue les objets qu'il représente, mais qui n'en altère que la représentation. Il y a une réalité que les apparences cachent quelquefois ».

47. Id., *Contes et romans*, cit., p. 371.

48. Boissier de Sauvages, *Nosologie méthodique*, t. III, Lyon, chez Bruyset, 1772, p. 531.

49. Le Camus, *Médecine de l'esprit*, vol. II, cit., p. 184-185.

50. « Les nerfs sont les esclaves du cerveau, souvent ses ministres ; quelque fois aussi ils en sont les despotes (matrice, passions violentes etc.). Tout va bien quand le cerveau commande aux nerfs, tout va mal quand les nerfs révoltés commandent au cerveau », Diderot, *Éléments de physiologie*, cit., p. 177.

51. Id., *Contes et romans*, cit., p. 371.

52. Cf. Id., *Œuvres*, cit., p. 952.

53. 1772, est aussi l'année de publication du *Supplément au voyage de Bougainville* où Diderot expose la possibilité utopique de libération de la femme (et de l'homme), à la suite d'une révolution politique et sociale s'appuyant sur une compréhension de l'organisation psycho-physiologique des deux sexes et de leur nature, voire de leur différence, cf. P. Quintili, *La pensée critique de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 455-470. Pour déceler les contradictions qui se cachent derrière l'idéal utopique de la société proposé dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, cf. É. de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté*, cit., p. 121-123.

54. Roussel, *Système physique et moral de la femme*, cit., p. 29. En effet Roussel, comme Diderot le fait en partie, souligne le caractère volatile, instantané et superficiel des idées que la femme peut concevoir en suivant un procédé purement intuitif. En même temps, il faut rapprocher le procédé cognitif propre à la femme à celui propre à l'homme de génie qui se sert de sa faculté imaginative afin de découvrir les liens secrets cachés dans la nature.

55. É. de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté*, cit., p. 193.

56. Diderot, *Œuvres philosophiques*, cit., p. 392.

57. Id., *Lettres à Sophie Volland*, vol. II, cit., p. 211.

58. Id., *Œuvres*, cit., p. 953.

59. Ibid., p. 954.

60. Ibid., p. 957.

RÉSUMÉS

Dans l'œuvre de Diderot, la représentation de la dichotomie masculin-féminin se dessine comme une réalité en constant équilibre dialectique. En qualité de physiologiste, Diderot suit la tradition galénique et proclame l'existence d'une correspondance anatomique complémentaire entre homme et femme, alors que de l'autre côté, en tant que philosophe-écrivain, il se tourne vers la tradition hippocratique en faisant de la matrice l'icône métonymique spécifique de la femme, capable d'en déterminer l'anatomie et le comportement.

INDEX

Mots-clés : sexes, Diderot (Denis), XVIIIe siècle, physiologie, roman